

INTERVIEW DE TIERNO MONENEMBO :

«Aucune rhétorique ne peut masquer la cruauté du colonialisme»

Le soir d'Algérie : Le colonialisme fait partie de cette mémoire disloquée que vous tentez de reconstituer à travers vos romans. Dans *Le Roi de Kahel*, vous choisissez, pour l'illustrer, Olivier de Sanderval, un personnage atypique de l'aventure coloniale. Quel regard portez-vous sur ce passé ?

Tierno Monenembo : Je ne crois évidemment pas à la mission civilisatrice de l'homme blanc. Aucune rhétorique ne masquera la cruelle réalité: la colonisation, ce fut avant tout une furieuse envie de casser du mètèque pour se faire du caoutchouc et du sucre.

Ceci dit, elle a créé d'indiscutables liens culturels et humains entre colonisés et colonisateurs. Yannick Noah et Rachida Dati sont là pour en témoigner. Et ce sont ces liens-là que nous devons gérer aujourd'hui et non les vieilles réminiscences.

Jusqu'ici, ce sont les passions idéologiques qui ont prévalu. Il est temps que l'imaginaire investisse cette période trouble de notre histoire non pour réveiller les vieilles querelles mais pour comprendre et exorciser.

Je suis Guinéen, vous savez, mon pays a gaspillé cinquante ans d'indépendance à dénoncer la

colonisation. Il est temps de passer à autre chose, nous sommes en 2009.

C'est tellement commode l'anti-colonialisme, cela permet de cacher ses propres monstruosités. C'est le cas de Sékou Touré et de bien d'autres dirigeants africains.

L'errance en ce qu'elle a de tragique mais aussi de créatif vous constitue. Envisageriez-vous un jour d'y mettre un terme ?

Il y a exactement 40 ans que j'essaie d'y mettre un terme sans succès. Je vais finir par croire que l'errance est mon destin. Après tout, c'est celui de mes ancêtres peuls.

J'ai maintenant soixante-deux ans, le moment de rentrer au village, et comme les vieux éléphants, de m'isoler sous un arbre pour attendre la mort. L'errance physique finira bien par s'arrêter, l'errance intérieure, elle, ne s'arrêtera jamais : elle est le fondement de mon identité, la sève nourricière de mon œuvre.

Vous avez vécu et enseigné en Algérie. Quels souvenirs précis gardez-vous de cette période de votre vie ?

Des souvenirs tellement forts que j'en ferai bientôt un roman. Je suis arrivé en Algérie peu après la mort de Boumediène, j'en suis reparti peu avant les fameuses années noires. J'ai traversé le pays des Aurès à l'Oranie et de la Kabylie à Tamanrasset.

J'ai vu les fleurs semées par les martyrs de 1954 se flétrir et pourrir. J'ai vu les jeunes romantiques de l'islamisme (j'en ai beaucoup eu comme étudiants) se radicaliser : leurs yeux s'injecter de haine, leurs mentons, se hérissier de poils de bêtes. J'ai connu Kateb



Tierno Monenembo.

Yacine, Tahar Djaout et Rachid Mimouni. C'est une période charnière particulièrement intéressante : elle contient aussi bien l'idéal des pionniers du nationalisme algérien que le terrible cauchemar des années 1990.

C'est aussi une période expressive, très expressive : elle dit tous les paradoxes de l'Algérie d'aujourd'hui qui est à la fois redoutable et attachante, prometteuse et décadente, ultra-moderne et archaïque.

Ce roman, je l'avais promis à Tahar Djaout. Inch'Allah, je l'écrirai. **Le Festival panafricain à Alger en 2009, quarante ans**

après celui de 1969. Qu'est-ce que cela évoque pour vous ?

Je me souviens très bien du Festival d'Alger de 1969 qui a eu lieu quelques mois avant que je ne m'exile. La Guinée y avait brillé grâce au célèbre concert du Bambeya-Jazz, le Regard sur le passé et grâce à une pièce de théâtre intitulée *Et la nuit s'illumine*.

Je me souviens que peu avant le début du festival, Sékou Touré, dans un geste «magnanime», avait offert gratuitement ces deux magnifiques spectacles à la population de Conakry. Il profita de ce moment où tout Conakry applau-

disait la prestation du Bambeya-Jazz sur la scène du Palais du peuple pour arrêter le poète Fodéba Keïta (auteur justement de *Le regard sur le passé*) qui, bien avant Diallo Telli, succombera sous la torture au Camp Boiro.

Il en sera de même quelques années plus tard pour le dramaturge Emile Cissé, auteur de *Et la nuit s'illumine*. Je suis devenu depuis très superstitieux en ce qui concerne les festivals africains. Que voulez-vous ? Dans notre drôle de continent, les prisons politiques et les potences ne sont jamais loin des salles de fêtes.

Entre chaos et résurrection, quel avenir pour l'Afrique ?

Je n'ai jamais cru à mon avenir ni à celui de ma génération. Mais à l'avenir de l'Afrique, je crois dur comme fer. Malgré les dictatures, les épidémies et les déchirures de toutes sortes ou peut-être à cause d'elles !

L'Afrique n'est pas en train de mourir, elle est en train de muter. Il ne s'agit de rien d'autre que de «la nuit de la grande gésine» dont parlait

Césaire. C'est par la porte de l'enfer que tous les peuples du monde entrent dans la modernité. L'Europe du Moyen-Age fut pire que l'Afrique d'aujourd'hui : famine, guerres civiles, sorcellerie, invasions, etc.

Quant à l'Asie (aujourd'hui si prometteuse), tout le monde sait qu'elle a passé tout le 20^e siècle dans le chaos. Croyez-moi, rien de plus régénérateur que le chaos !

Propos recueillis par Meriem Nour

SIGNET L'Afrique mutilée

Tierno Monenembo est un écrivain au long cours. A tous les sens du terme. Depuis trente ans, il n'arrête pas de voyager, porté par une errance à travers le monde, allégorie de la transhumance du peuple peul, le sien.

Il voyage aussi dans l'histoire, principalement celle qui le concerne, la colonisation. Victime de cette dernière dans son lignage, il n'est pas pour autant récompensé par l'indépendance de son pays, la Guinée.

Opposant, il est obligé de s'exiler pour fuir la dictature de Sékou Touré. Cet exil, cette transhumance à travers les escales d'illusions de liberté figurent le destin de l'Afrique postcoloniale.

Les indépendances confisquées ressemblent, en plus pale, à l'ordre colonial, la rapine étant le fait non plus de colons blancs mais d'autochtones.

Tierno Monenembo résume cette impasse dans la participation de la Guinée au Festival panafricain de 1969 à Alger. A leur retour de la capitale algérienne, Sékou Touré met les artistes guinéens en prison. Dans plusieurs pays d'Afrique, l'autoritarisme est semblable.

En Algérie même, on se souvient que le Festival panafricain de 1969 a permis l'expression de tous les langues et dialectes africains mais pas du kabyle. Taos Amrouche avait été interdite de scène.

Bachir Agour

Les ouvrages de l'écrivain guinéen Tierno Monenembo ne nous sont pas inconnus. La réédition chez Apic de *Peuls, l'épopée de son peuple d'origine*, a récemment fait l'objet d'un compte-rendu dans nos pages culturelles. Son dernier roman, *Le Roi de Kahel*, paru en 2008 aux éditions du Seuil, a été couronné par le très Parisien Prix Renaudot, lequel avait déjà récompensé deux autres écrivains africains, l'Ivoirien Ahmadou Kourouma en 2000, et le Congolais Alain Mabanckou en 2006.

Le Roi de Kahel est directement inspiré de la vie d'Aimé Victor Olivier, le précurseur de la colonisation de l'Afrique de l'Ouest, fait vicomte de Sanderval par le roi du Portugal.

Un personnage familier au peuple de Conakry dont un quartier porte toujours le nom, Sandervalia, «chez Sanderval» en soussou. Dès lors, rien de plus naturel pour l'auteur, qui s'applique à reconstruire une mémoire peule disloquée, de se pencher sur le destin de celui qui fut dans les années 1880 reconnu Seigneur peul par l'almâmi, le chef suprême du royaume peul.

Issu d'une lignée de capitaines d'industrie lyonnais, Aimé Victor Olivier est un ingénieur, inventeur, explorateur. Féru de Darwin, il est fasciné par l'aventure coloniale dont le culte du progrès, dans sa version la moins inavouable, justifie l'entreprise.

Les récits de voyage en vogue en ces temps où l'Europe se partageait l'Afrique suscitent en lui le goût du départ. L'idée de mission civilisatrice de la France est à l'œuvre, et Jules Ferry le proclame : «Les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures.»

Pur produit de ce XIX^e siècle européen novateur, conquérant et avide de richesses, Olivier de Sanderval n'en est pas moins singulier dans sa manière d'aborder l'Afrique destinée, selon lui, à voir éclore un nouvel âge de l'humanité : «L'humanité, dans la race blanche, n'est pas au terme de son progrès! [...] nous ne sommes pas toute l'humanité, nous n'en sommes qu'une branche.»

Pour Sanderval comme pour l'Etat français, le Fouta Djallon, un Etat situé au cœur de l'actuelle Guinée, doit appartenir à la France. Aimé Victor Olivier est un

utopiste qui se croit investi d'une mission : «Transmettre aux Peuls la lumière que nous avons reçue de Rome.» Cependant, entre la République et lui, les méthodes divergent. Une seule devise pour Sanderval : connaître plutôt que combattre. Tierno Monenembo nous entraîne dans les pas de Sanderval à la rencontre du royaume peul, théocratique et fédéral. Une initiation douloureuse à laquelle se soumet son personnage : «...les gouffres, les serpents, les panthères, les scorpions, les chimpanzés, les comas, les coliques, les menaces de mort et les empoisonnements.»

Le héros est subjugué jusqu'à la fascination par cet «autre» qu'il apprend à connaître jusqu'à vouloir devenir l'un d'entre eux, l'un de ces peuls élégant, subtil et rusé : «Ces gens sont insaisissables aussi bien par la main que par l'es-

prit ! On dirait qu'ils ont tous lu Montaigne ici. Vous ne verrez jamais peuple aussi ondoyant : jamais à la même place, jamais la même parole.»

C'est là toute la singularité de sa démarche en un temps où la soif de conquête des peuples dits civilisés justifie toutes les exactions. Tierno Monenembo réinvestit par son imaginaire la mémoire des Peuls, lui conférant par là même une remarquable dimension épique. L'Afrique à travers Sanderval est sublimée, rendue dans toute sa complexité, loin des clichés d'une époque révolue. Révolue ? Rappelons le rêve de Sanderval : «il interdirait l'Afrique aux vulgaires, aux incultes, aux mendiants, aux fainéants, aux bagnards et aux escrocs.»

M. N.

Tierno Monenembo, *Le Roi de Kahel*, 2008, Le Seuil.

Biblio Tierno Monenembo

Tierno Monenembo, de son vrai nom Thierno Saidou Diallo, est né au village de Porédaka en Guinée le 21 juillet 1947.

Il fuit le régime de Sékou Touré en 1969. Docteur en biochimie, il enseigne en Algérie et au Maroc

dans les années 1980. Il a écrit, entre autres ouvrages parus au Seuil : *Les crapauds-brousse* (1979), *Les écailles du ciel* (1986), *Un rêve utile* (1991), *Pelourinho* (1995), *L'ainé des orphelins* (2000), *Peul* (2004).